

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Frisson en forêt

André Major

Volume 25, Number 1 (145), February 1983

Nos écrivains par nous-mêmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30402ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (1983). Frisson en forêt. *Liberté*, 25(1), 60–61.

ANDRÉ MAJOR

FRISSON EN FORÊT

Il repensait au petit groupe de sapins aperçu à la dernière minute, juste comme il allait s'évanouir, et la flaque de sang sur la neige, comme une tache de feu, et la hache abandonnée, et ce froid qui le crispait jusqu'aux os. C'est alors, il s'en souvenait maintenant, que le gonflement de son membre était devenu insupportable, au point de lui brouiller la vue et de l'obliger à s'appuyer contre le tronc d'un bouleau. Le village, tout en bas, semblait tourner sur lui-même, de plus en plus vite, comme de l'eau au fond d'un évier, et se blottir contre la neige qui l'enserrait de toutes parts. Il mit sa main entre ses cuisses mais le membre grossissait toujours comme s'il allait éclater. Il ferma les yeux. De sa main libre il chercha sous son parka de flanelle, toucha le cuir râpeux du petit flasque et réussit à se verser une rasade de caribou qui descendit lentement jusqu'à ses entrailles nouées par le gel et la douleur. Par la rage aussi, d'avoir été forcé de quitter la cabane à si bonne heure, sans avoir pu allumer le poêle, en avalant pour tout déjeuner les restes d'une boîte de sardines ouverte l'avant-veille, et pendant qu'elle dormait toujours, elle, recroquevillée sous la douillette, les cheveux sur les joues, tout

son corps invitant furieusement à l'amour. Il avait sacré en claquant la porte de tôle, mais son juron s'était perdu dans le vide du paysage, où la neige se distinguait à peine du ciel pâle qui écrasait la montagne sous son poids. Aussitôt le froid l'avait saisi jusqu'à la peau et, la hache sur l'épaule, il avait dû courir pour se réchauffer, mais la pente était trop raide et il enfonçait dans la neige jusqu'aux mollets. Au bout de quelques mètres, il s'était arrêté, déjà trempé de sueur et pompant son haleine en petites bouffées blanchâtres qui s'évanouissaient dans l'air, «comme des âmes de défunts», disait sa mère. A côté se trouvait un gros frêne aux branches enchevêtrées. Il avait tâté l'écorce, levé la tête pour examiner le sommet, et commencé à bûcher, de la manière que lui avait apprise le vieil Eugène, en oblique, «comme pour couper le cou d'un poulet». Les coups résonnaient avec un bruit sec, répercuté jusqu'au fond de la forêt où on aurait dit que quelqu'un d'autre bûchait aussi, au même rythme que lui. L'arbre avait vacillé, puis il s'était écroulé comme un grand corps d'ivrogne, en gémissant. «La p'tite maudite, est mieux d'être contente». Sa rage lui donnant des forces, il avait aussitôt commencé à débiter le frêne et c'est alors, au troisième coup, qu'il avait ressenti cette chaleur vive au bout de son doigt, cette crispation du nerf qui, en un éclair, l'avait mordu jusqu'au centre du corps. Sans le vouloir, il avait geint faiblement, comme un enfant, et porté sa main à sa bouche. Mais son gant était fendu droit au milieu de l'index, un sang brunâtre s'écoulait dans la paume, et déjà, sous le cuir tiède, le membre blessé enflait à vue d'œil.